

LA CLAIRE OBSCURE

ROMAN

FLORENCE TASSONI

DE LA MÊME AUTEURE

« *D'une âme à une autre* ». Récit.
Éditions Exergue. 2020.

« *La promesse de l'archipel* ». Roman.
Amazon. 2021.

Copyright © 2021 Florence Tassoni
Couverture par © Florian Pagano
Tous droits réservés.
ISBN: [9798775188665](#)

« La haine, comme la prière, se nourrit de silence ».
Des diables et des saints.
Jean-Baptiste Andréa

1

Le mistral s'engouffre dans sa voiture lorsque la portière s'ouvre, il lui faut s'arc-bouter pour en sortir et pouvoir la refermer. Une lutte, déjà...

Trois, six ou neuf jours disent-ils à Marseille pour estimer la durée de ce vent qui certes balaye les nuages d'un revers de souffle, mais rend fou, malgré ce bleu du ciel. La casquette, ne pas l'oublier, l'enfoncer sur la tête pour emprisonner les cheveux. Incognito.

Emprisonner, drôle de choix de mots.

Le centre pénitentiaire est à 200 mètres environ, une distance à faire à pied, jeans et baskets, anorak passe-partout, capuche relevée et lunettes noires.

Avancer contre le vent, se battre avec le revers récalcitrant de sa veste, peu de gens par ici, pas étonnant avec un zef pareil. Autant penser à des futilités tant que c'est encore possible. Des semaines d'attente avant cet instant qui est enfin là. Certes, il sera bref, mais marquera le point de départ de sa mission.

La large porte métallique est toute proche désormais.

Devant, une femme fait les cent pas. Qui vient-elle accueillir : un mari, un frère, un fils peut-être ? Elle détonne dans le décor glacial de ce porche de la prison des Baumettes où des milliers de regards se sont heurtés. Grande, élancée, une chevelure châtain ondulée, longue et brillante, elle est habillée avec soin et manifestement les fins de mois n'ont d'intérêt que pour le

toiletteur de son chien impeccablement arrangé au bout de sa laisse.

Il lui faut garder une distance raisonnable avec cette femme si apprêtée, et se positionner plus loin, incognito. Les mains occupées par une cigarette allumée non sans mal, dos appuyé contre le mur, de l'autre côté de la rue, l'attente peut commencer.

Le temps s'écoule au rythme des bourrasques, la femme au chien n'en a cure, elle replace ses ondulations calmement, l'allure composée.

La porte métallique est-elle bleue ou verte ? Aucune certitude vue de là, et le soleil dans les yeux n'arrange rien.

Un grand bruit, un grincement sinistre, une femme apparaît. Le sas se referme dans son dos.

Elle s'immobilise, éblouie par la luminosité, un peu perdue et désemparée.

La femme au chien se précipite et se jette à son cou.

Les deux femmes s'étreignent, s'embrassent, plus rien ne semble avoir d'importance en dehors de leurs retrouvailles et cet instant fragile, espéré, redouté, d'une libération. L'effusion s'interrompt alors que l'une reprend son sac jeté à terre et que l'autre lui attrape le bras dans un rire en l'entraînant loin de là.

Que ce sont-elles dit ? C'est sans doute encore sans importance. Il s'agit maintenant de foncer vers sa voiture, mettre le contact et démarrer sa filature.

J'ouvre une paupière agacée par un rayon de soleil trop matinal. Au travers des persiennes, une figure astrale danse au sol, aux couleurs du tango, une teinte chaude qui étire mon sourire juste avant le reste de mon corps. L'autre côté du lit est vide, mais l'odeur de café et de pain grillé séduit mon nez et m'informe du futur proche. Je me redresse et la course de mes doigts dans mes longs cheveux dorés est interrompue par la quantité de nœuds que j'y trouve, me rappelant agréablement que la nuit fut torride et mon sommeil bref. Je dois impérativement aller chez le coiffeur. Après de très longs mois privée de ce luxe, l'urgence capillaire ne relève pas du caprice. J'enfile un grand T-shirt trouvé là, abandonné sur le dossier d'un fauteuil et je me dirige vers la cuisine, mes pieds glissant amoureuxment sur la douceur du parquet, une sensualité que je redécouvre avec régal.

Marc dresse le couvert quand je le rejoins et c'est radieux qu'il m'accueille et vient m'enlacer. Je réponds à ses baisers de bonne grâce, impatiente pourtant de me jeter sur les délices disposés sur la table.

— Le petit-déjeuner de Madame est avancé, me dit-il d'un sourire cérémonieux, en remarquant la convoitise dans mon regard. Je note également la sienne, mais elle est d'une toute autre nature.

Adorable Marc qui me choie à l'extrême et ce faisant, sans le vouloir ni même s'en douter, me peine profondément. Je le sais en attente de plus, et c'est précisément ce que je ne peux pas lui

offrir et qu'il refuse d'entendre. Toute au nouvel éveil de mes sens, aux plaisirs simples de la vie, je m'émerveille de la pulpe du jus d'orange, du goût du vrai beurre, du luxe de la seconde tasse de café alors qu'il me caresse la main que je lui confisque aussitôt, le plus délicatement possible.

— On se voit ce soir ? demande-t-il tendrement.

Il fait beau au cœur de l'hiver, la luminosité flamboyante de ce début de journée m'enchanté. Je ne veux pas lui faire de mal ni bousculer la volupté ouatée de cet environnement, pourquoi insiste-t-il ?

— Marc...

Je dois à sa douceur une réciprocité minimale, un enrobage diplomatique. Mais je me dois de respecter mes désirs et mes priorités. Marc n'en fait pas partie. Il le sait, je crois. Un tout petit mois que nous nous voyons, un mois au cours duquel j'ai vu se développer en lui bien plus d'espoirs que je n'ai de ressources et trop de promesses pour que leur sens ne me pousse vers leur opposé. Un homme amoureux d'une chimère que je ne peux lui autoriser plus longtemps à nourrir, l'espoir d'un futur que je ne lui offrirai pas.

Nous nous sommes rencontrés il y a 34 jours précisément, m'a-t-il rappelé hier soir. C'est dire son degré d'intoxication. Christie, ma vieille amie d'enfance qui m'accueille chez elle en ce moment, organisait un vernissage. Propriétaire d'une galerie d'art héritée de son père, elle a favorablement compensé ses frustrations d'artiste peintre en s'occupant des œuvres des autres. À la hâte, j'ai relevé mes cheveux en chignon, lui ai emprunté du maquillage et des vêtements et me suis jointe aux

déambulations champagnisées et petitfourrées de la noble assemblée, air hautain et inspiré de rigueur, embarrassée de ce premier bain de foule bien trop rapide à mon goût.

Nous nous sommes croisés au détour d'une toile abstraite devant laquelle la noirceur de l'âme humaine m'a de nouveau sautée aux tripes. J'étais immobile et me croyant seule, je me suis rapprochée de cette toile de façon brutale, comme pour cracher ma détestation, en même temps qu'une forme de fascination. Le bruit alentour s'était estompé, la foule dissipée, à moins que ce ne soit sous l'effet des bulles que je me sois envolée un bref instant hors du temps et de l'espace. Une voix grave et chaude a alors rebondi sur mon épaule.

— Déprimant, non ?

Je me suis retournée, surprise et envoûtée par ce timbre d'une sensualité à mettre en garde à vue. Ce son était incarné par le plus radieux sourire qu'il soit permis de voir avant attentat à la pudeur.

— Déprimant sans aucun doute, mais bien moins que votre sourire.

Il a marqué un temps d'arrêt. Moindre, sans doute, que le mien. Je me suis questionnée instantanément sur cette sève qui montait en moi. Du tréfonds de mes racines et remontant chaque pore de ma peau le long de mes cuisses, allongeant le temps dans mon entrejambe et s'alanguissant sur mon flanc, le désir, violent, brutal s'est installé.

— Mon sourire vous déprime ? Croyez bien que j'en suis navré, ce n'était pas mon objectif. Surtout pas adressé à une très

belle femme, m'a t-il dit d'un air assombri qui m'a fait fondre davantage.

— Et quel était votre objectif? lui ai-je balancé, spontanément chatte et provocante.

— Si mon seul sourire vous déprime, je tremble de l'impact que pourraient avoir mes mots.

Je l'ai vu chagrin et sincère, deux qualificatifs qui m'ont touchée. J'ai voulu répondre au premier, en étant le second. Je n'avais rien à perdre, bien au contraire.

— Votre sourire est déprimant oui, un sourire enjôleur qui doit appartenir à une femme très belle, un sourire en promesses de souffrance et de déception pour qui n'est pas cette femme.

Je me suis interrompue, choquée de mon propre culot. Il a répondu tout aussi spontanément que moi.

— Il n'appartient qu'à vous de la devenir.

Nous avons passé cette nuit-là ensemble, dans un désordre de corps, mais avec une plénitude des sens qui m'avait désertée depuis des années.

— Anna...

Il me prend la main, tout en douceur et l'embrasse puis en applique le plat sur sa joue en fermant les yeux. Je ne veux pas faire souffrir cet homme, merde ! Mais je n'ai pas le choix.

— Marc, nous en avons déjà parlé... Je ne veux pas, je ne peux pas m'engager dans une relation sérieuse. J'aime ce que nous avons tous les deux. Si ça reste comme ça. Plus, j'en suis

incapable à ce stade de ma vie. C'est au-dessus de mes forces. Tu le sais.

Il me regarde, tristement.

— Je sais, tout ça tu me l'as déjà dit. Mais pourquoi Anna ?

— Ça aussi je te l'ai déjà dit. Je n'ai qu'un seul homme dans ma vie. Et pour l'instant rien ne peut changer ça.

J'enserme ses mains entre les miennes comme si je pouvais, par une simple pression, en extraire la douleur palpable qu'il exsude et ne garder que la pulpe de Marc, pure et non gâchée par moi.

Il devient irritable.

— Oui, oui, oui, tout ça je sais ! Mathieu, ton fils ! J'ai bien compris tout ça Anna, crois-moi, je ne pouvais pas passer à côté, tu le répètes sans cesse. Mais le pourquoi de tout ça Anna, le putain de pourquoi ?

Je me lève brutalement et me plante devant la fenêtre de sa cuisine, faisant face à la Méditerranée encore désertée de présence humaine à cette petite heure marseillaise.

Trente-quatre jours que je slalome entre les questions inévitables du début, celles qui relèvent de la haute voltige. Au départ, j'ai cru que ça irait : une relation d'un soir, formidablement épanouissante pour mon corps anesthésié et mon cœur en manque. Puis de deux soirs. Et puis de plus, parce que je plaide coupable, oui j'en redemandais de cette attention, oui je le voulais ce sexe expiateur d'une énergie contenue, oui mille fois oui, j'ai usé de cette tendresse excessive à mes yeux. Abusé aussi. Peut-être. Cette godille m'épuise.

Marc, doux et formidable Marc, je vais passer le portique d'arrivée, arrachant au passage l'obstacle final. Pardonne-moi.

Je me retourne pour lui faire face et à cet instant précis, je ne peux douter de la réalité de ses sentiments, ni du dégoût que je m'inspire. Alors je prends une goulée d'air, immense, pulsion de vie ou pulsion destructrice, qui saurait me dire ?

— Tu ne connais rien de moi Marc. Je ne voulais pas te faire de mal. Pardonne-moi si tu le peux, et si ça t'est impossible, je comprendrai.

Il se fige dans l'attente d'une suite que je ne retarde plus. Inutile d'y mettre les formes, il y a bien longtemps que j'y ai renoncé. Alors je lui balance ma vérité et sa sentence :

— Je sors de prison.